

Dialogue
avec les schizophrénies

Psychanalyse et Civilisations
Série Trouvailles et Retrouvailles
dirigée par Jacques Chazaud

Renouer avec les grandes œuvres, les grands thèmes, les grands moments, les grands débats de la Psychopathologie, de la Psychologie, de la Psychanalyse, telle est la finalité de cette série qui entend maintenir l'exigence de préserver, dans ces provinces de la Culture et des Sciences Humaines, la trace des origines. Mais place sera également donnée à des Essais montrant, dans leur perspective historique, l'impact d'ouverture et le potentiel de développement des grandes doctrines qui, pour faire date, continuent de nous faire signe et nous donnent la ressource nécessaire pour affronter les problèmes présents et à venir.

Dernières parutions

- P. MARCHAIS, A. CARDON, *Troubles mentaux et interprétations informatiques*, 2010.
W. D. WHITNEY, *La vie du langage*, 2010.
N. VASCHIDE, *Le sommeil et les rêves*, 2010.
É. BOUTROUX, *William James*, 2010.
M. DE FLEURY, *Les fous, les pauvres fous et la sagesse qu'ils enseignent*, 2010.
H. MAUDSLEY, *Le crime et la folie*, 2009.
P. MARCHAIS, *L'esprit. Essai sur l'unité paradoxale des flux énergétiques de la dynamique psychique*, 2009.
L. GOLDSTEINAS, *Du diagnostic en clinique psychiatrique : essai d'une approche des nouvelles disciplines*, 2008.
W. BECHTEREW, *L'activité psychique et la vie*, 2008.
H. DELACROIX, *Les grandes formes de la vie mentale*, 2008.
A. LEMOINE, *L'aliéné*, 2008.
C. POIREL, *La neurophilosophie et la question de l'être*, 2008.
P. JANET, *Les névroses*, 2008.
M. HIRSCHFELD, *Anomalies et perversions sexuelles*, 2007.
C. DAVIRON, *Elles. Les femmes dans l'œuvre de Jean Genet*, 2007.

Jean GILLIBERT

Dialogue
avec les schizophrénies

Avant-propos de l'auteur
à la nouvelle édition

L'Harmattan

Première édition : Presses Universitaires de France, 1993.

© L'Harmattan, 2011
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-54292-1
EAN : 9782296542921

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR A LA NOUVELLE EDITION

Cette réédition du *Dialogue avec les schizophrènes* se faisait attendre puisque je n'ai su que récemment par mon éditeur que l'ouvrage avait été pilonné . La vulgarisation du terme nosographique « *schizo-phrène* » pourrait agacer ou faire sourire... au même titre que les notions « *psy* » de paranoïa, de narcissisme, etc. Cette vulgarisation est-elle un bien ? Non, si elle ne comprend pas et trahit de quoi il s'agit... Oui, si par sa vulgarisation elle nous fait penser qu'elle sait et peut nous rejoindre par le savoir « universel ».

Il n'y a pas une notion d'ordre psychiatrique ou psychanalytique qui ne puisse dire et assumer ce que nous sommes, ce que nous pouvons être et devenir... Si c'est un coup de « lèche » aux mœurs, c'est aussi et surtout une approche réverbérante du mouvement même – inverse et pas seulement social – de l'aventure « *psy* ».

A la fin du XIX^e siècle, Bleuler découvrait le mouvement « séparatif » de la schize, dans tous les domaines de la psyché.

Schize comme séparation et pas seulement fissure ! Mais cette maladie de psyché (de l'âme) conjoignait le social à l'individuation personnelle.

Mais, au-delà de cette démarcation, ce qui fut oublié, c'est que la séparation unit ce qu'elle sépare. D'où ce titre nominal *Dialogue avec...*

On a prêté à Michel Foucault beaucoup d'attention, son œuvre critique en a conforté beaucoup – ne serait-ce que dans la péremptoire proposition, bien innocente et pas tellement fausse : « les psychiatres sont plus *fous* que leurs patients » (sous-entendu plus exterminateurs !). Mais c'est tout à fait vrai ! Il y a un dialogue avec la folie dans ses remparts... il y a de la stratégie dans ce dialogue, auquel Foucault ne s'est jamais frotté. Il s'en est bien gardé.

Quand j'étais jeune interne, pendant que mes collègues en salle de garde péroraient sur les vrais et les faux attendus de la psychopathologie, mon entêtement ne consistait que dans le dialogue avec les « fous », qu'à ressasser la question lancinante : « Pourquoi, ils étaient là (à l'HP) et pourquoi moi, j'y étais aussi... », prévenu *absolument* que les régimes totalitaires enfermaient en accord avec les puissances intellectualistes, les *fous* ! (d'Hitler à Staline et avec tous les pouvoirs concentrationnaires qui aujourd'hui ne manquent pas !)

L'émergence apparente du terme « schizophrénie » ne pourrait faire croire qu'à des questions de « mœurs », c'est-à-dire « historiques » ! C'est vrai que l'histoire parle aussi avec la « folie ». La folie est intrahistorique, car psyché, sexualité, social, conversion, etc., participent autant de l'individuel que de la planification.

Bleuler utilisait dans ses études sur la schizophrénie le terme « autisme », lié à la schize (la fente)... Pouvait-il penser clairement que l'*autisme* – par schize et repli évidents – allait dominer notre époque postfasciste ?

Ne peut-on donc penser que l'utilisation quasi permanente du « portable » appartient à la configuration autistique de l'homme en mœurs sociales ? Pense-t-on par cet instrument, quels que soient ses bénéfices, qu'en étant « atteignable » on n'en demeure pas moins inaccessible ?

L'autisme comme la schizophrénie appartiennent aux mœurs **(qui elles, en premier, relèvent de la nosographie)**. Il n'y a aucune relation causale entre les mœurs et la folie, mais il y a apparemment permanent.

Le langage – dans ses pouvoirs, souvent anathémiques, de séparation – est aussi du « monde », surtout quand le perpétuel pré-monde qui nous habite rend le monde impitoyable.

Il n'y a pas de philosophie du Tout et ce que nous croyons connaître par les lois de la pensée n'est qu'un faux accomplissement du savoir...

Les descriptions psychiatriques ne sont souvent qu'une « pente » – qu'aujourd'hui tout le monde descend, car il n'y a pas de raison sociale, que les « psys » en sachent plus que le commun des mortels ! –, mais s'il y a « pente du savoir », il y a autant d'orgueil chez les psychiatres que chez les journalistes, quand on croit remonter la pente en incluant tous les signes « schizos » dans un système.

Cependant, il faut savoir que le pire système, c'est de présenter la « maladie » mentale comme une histoire qui rentrerait, effectivement, dans un système, pire **que** quand on inclut l'histoire dans un système...

Mais notre époque – nos mœurs – adorent ce journalisme dans lequel est tombé le talent de Foucault – ah ! l'auto-accomplissement du savoir, cette dérive dont Freud tentait pourtant de se garder, c'est notre pain quotidien !

Attention, je ne déclare pas ici que la séparation (comme schize) soit un accord pur et simple – ce n'est qu'un dialogue – avec une systématique quelconque, je me contente de me prémunir, à chaque apport de toute pathologie, contre toutes les « vérités » factices qui nous feraient croire que les lois de la pensée ne seraient que celles du système comme lois suprêmes de l'être.

Sommaire

Conditions préliminaires	7
De la séparation	11
L'inconscient peut-il être schizophrène ? C'est-à-dire mythe ou phénomène ?	23
Le clivage du temps dans la schizophrénie	31
La question ouverte des hallucinations	42
Avant et avec la schizophrénie : l'onirisme	50
Révision du cas Schreber	60
Machine/Mécanisme/Automatisme	69
Les pertes d'identité	78
La pensée « flottante » de Bion dans la schize	86
La perte identitaire. Les angoisses	98
L'ordre symbolique n'est qu'un ordre (de Lacan)	104
Le paradoxe	111
Le flux et le reflux : critique de la notion de « schize » et non la « schize » comme critique de la raison	117
La schizo-analyse	126
De narcissisme avec et sans miroir	136

6 *Dialogue avec les schizophrénies*

Le triangle incestueux et l'hyperbole symbolique	154
Systémiques, topiques et formations du réel et de l'inconscient. L'utopie schizophrénique	163
Idéalités fantastiques et pragmatiques du rêve	178
La chair désincarnée et le sur-moi idéal du châtement	183
Schizophrénie et langage	198
La pensée du langage quand il dit non	200
La schize pré-établie dans la linguistique structurale du signifiant	209
Inconscient et langage	220
Le rythme, le geste vocal, la manducation mimétique	224
La guérison par les mots	232
Reprise de la séméiologie des troubles du langage dans la schizophrénie : les métalangages (poésie et schizophrénie)	237
L'inconscient topique	247
Le corps souffrant de la schizophrénie : chair et langue. Le langage est aussi du « monde ». La diachronie du sujet	252
Conclusion : en attente	259

Conditions préliminaires

La psychanalyse, l'inconscient, la schizophrénie sont nés en même temps : le même temps épochal malgré les approximations historiques qui feraient croire à un mouvement d'idées ou à un fondement épistémologique.

Il y a *des* psychanalystes, *des* inconscients, *des* schizophrènes, des moments où, dans l'ordre spéculatif de la pensée, du langage et de l'existence, surviennent des auto-fécondations, des principes dynamiques, des organisations du social, du privé, du public et de l'appel aux « soins ».

Ce mouvement est né à la fin du XIX^e siècle et persiste jusqu'à nos jours où il est en train de se briser contre des murs idéologiques et des laxismes ou des insuffisances de réflexion qui cachent mal une actuelle mutation.

Dans l'ordre clinique séméiologique, l'annotation de schize faisait entendre une nouvelle maladie mentale issue de la démence précoce (donc de la démence comme affaiblissement de facultés) comme elle tendait à enraciner un principe, voire un préjugé, de nosographie qui interdisait toute thérapeutique dite « psychique ». Or, cette notion de schize a une validité, mais non d'essence. Elle n'est que moment évolutif ou conséquence plus que causation. On ne peut l'éliminer, mais de « donnée clinique » on ne peut en faire une pure positivité d'origine (la schizo-analyse), ni une pure négativité d'origine (l'irréductible du clivage).

La schizophrénie se mute aujourd'hui en autisme d'où elle était

issue, en partie. Les questions se sont déplacées sur l'autisme infantile. Les mêmes pièges, les mêmes coercitions, les mêmes errements s'y retrouvent. L'autisme n'est encore qu'un destin de séparation de la schize.

On ne peut pas mettre de côté dans ce concept limite, la schize, l'appareil conceptuel de la philosophie, de l'ontologie, et de leur déconstruction ambiante qui n'ont cessé d'accompagner l'aventure des schizophrénies (de Jaspers à Binswanger). La psychanalyse de Freud demeure au centre du débat. Pour de multiples raisons. La plus importante étant l'esprit de connaissance lié à la psychanalyse et médiatisé par les concepts, ou plutôt les notions d'inconscient, de métapsychologie, de pulsions. Que devient l'appareil psychique et psychique lui-même avec la schizophrénie ?

C'est autour des propositions de Freud — ses inventions — que le débat s'inscrira avec force et évidence. Mais l'investigation psychanalytique n'est pas qu'un problème de connaissance au sens kantien, encore moins d'épistémologie au sens des modernes ; elle est liée étroitement à l'ouverture thérapeutique qu'elle décide et qui, éthiquement, décide de sa possibilité investigatrice.

Comment peut-on soigner les schizophrènes n'est pas que d'ordre pratique : le pragmatisme et la technique voués à tout exercice thérapeutique se fondent en même temps sur la place du « soigné » et du « soignant », d'abord dans le temps et dans l'espace, puis dans le public et dans le privé, dans la relation et la non-relation, le communiquant et le non-communicant, l'individu et le système.

Il y a *des* schizophrénies avant qu'il y ait un schizophrène, diagnostic meurtrissant et souvent fataliste. Il y a de multiples façons de se séparer du monde, du langage, de la sexualité, de soi-même. Mais il n'y a qu'une séparation. La séparation est une parmi les séparés et les séparants, et cette unité n'est ni positive (Deleuze et Guattari), ni négative (la psychiatrie officielle). La séparation est disjonctive et conjonctive, et, par cet *et*, elle met en péril toutes nos attitudes d'écoute, de renoncement, d'abstinence ou d'aide, de séparation, fusent-elles symboliques.

La schizophrénie, comme toutes les maladies de l'esprit, de la pensée et du psychisme, n'est pas une maladie « sociale » relevant ou de désordres, ou d'idéologies socialement exécutées. Elle est privée-publique et sociale secondairement. La monstruosité criminelle du nazisme et du marxisme appliqué — surtout ce dernier en URSS — a été de se servir de ce qu'on pourrait appeler l'« utopisme schizophré-

nique » pour y adjoindre l'idée du « mal » (juif, tzigane ou contre-révolutionnaire), ou pour le retourner en idée du mal, à éliminer, enfermer, interner, dissoudre. La banalisation du terme « monde schizophrénique » est un nouveau crime que la pseudo-modernité surexhausse en esthétique.

Ma pratique de psychiatre et de psychanalyste des schizophrénies remonte à plus de trente ans. Mes réflexions n'ont rien de conclusives. Elles sont le fruit d'une grande patience, d'une simple humilité et d'une absence réfléchie de vanité thérapeutique. Dans ce domaine terrifiant, qu'est-ce qu'une réussite ?

Simplement, comme je l'ai fait toujours et comme toujours je l'ai revendiqué, c'est par *éthique* que je m'adresse à un individu schizophrénique, à *un* sujet et jamais à un système, fut-il dénommé parental, familial, scolaire, social, politique.

Je n'ai jamais voulu avoir affaire à des « otages », mais à des êtres « libres », même si les déterminants, les systématiques, les arguments de terreur semblent l'emporter en tous points. J'ai toujours refusé moi-même d'être un otage.

Je ne peux livrer ici les protocoles — vidéos — des premiers entretiens, ni les aventures des traitements. Le secret professionnel me l'interdit. Pour ceux qui sont assujettis au même secret professionnel, le Centre Evelyne et Jean Kestemberg que je dirige tient à la disposition — avec mon accord — les protocoles et assignations de ces « matériels ».

De la séparation

L'apparition de la notion de schize a été un coup de force ontologique, dogmatisable, ce qui n'a pas manqué ; « on m'a coupé les cheveux jusqu'au langage » écrit si justement le poète schizophrène Rodanski. C'est dire mieux que quiconque la brisure ontologique d'une telle notion. Schize et schisme sont des expressions voisines auxquelles on peut adjoindre : *spaltung*, clivage, *splitting*, dissociation, discordance, disjonction, déliaison ; toutes relèvent de l'expérience angoissante de la séparation, des séparations.

Toutes les séparations ont donné lieu à des dualismes oppositionnels impénitents. Vie/mort, veille/rêve, esprit/chair, pensée/langage, Ça/moi, puis moi clivé... La psychanalyse les réfère au mieux aux séparations existentielles mère puis père/enfant, ou hypersignificatives corps molaire/pénis, fèces, enfant.

Donc l'angoisse de séparation, donc le désir de recomposer l'unité perdue (le deuil).

Cette séparation relève-t-elle d'une chute ou d'un autisme fondamentaux ? Chute d'Adam, chute dans l'incarnation, chute de l'Idée platonicienne dans le soma, chute dans l'inconscient ou chute de la conscience comme elle-même disjonctive (lapsus, symptôme, acte manqué) — chute par manque. Mais déjà une première remarque s'impose qui met en « suspens » l'idée même de chute. Séparé du monde, mais non coupé du monde. La schize est-elle une séparation par chute ou une coupure ?

La séparation s'absente avec l'objet qui se sépare d'un sujet. La pré-

sence du monde ne propose plus de questionnement. Mais ce non-étonnement devant la présence du monde n'est plus un questionnement. Un catatonique n'interroge pas le monde, mais, si vous approchez trop près de lui, un geste clastique coupe le monde entre lui et vous... ou en crée un nouveau qui n'est pas que de destruction, de liaison inacceptée. Déjà Descartes « clivait » : le cogito et la chose pensée, mais la chose pensée dérivait-elle du cogito, ou le cogito, si autonome fut-il, de la chose pensée ? Où est l'auto-référence, à la pensée elle-même ?

Il en est ainsi de l'auto-érotisme, source pulsionnelle par régression du temps érotique schizophrénique, selon Freud. Est-ce une auto-référence à la sexualité ou simplement l'auto comme référence ? Même question.

La séparation disjonctive en Occident, avant d'intéresser l'homme et Dieu, ou peut-être en même temps, a concerné psyché/soma. On a fait disparaître — en fait on a escamoté — la position de cette disjonction sous la stratégie du symbolisme. Mais demeurent les problèmes « schizophréniques » :

- mon corps disparaît sous la relation ;
- le monde est devenu mon monde ;
- les limites du monde se limitent aux limites du langage ontologique du « je suis ».

Se perdent alors dans la dialogue corps/non-corps le dialogue pulsions érotiques / pulsions destructrices, qu'il faut relever par le sadisme, le masochisme, le narcissisme. Mais la fracture ontologique de la schize fut réévaluée par la fracture du narcissique d'où, en fait, elle était partie chez Freud (*Le narcissisme : une introduction*). Le narcissisme et le sado-masochisme ne font que réabsorber l'instinct destructeur, mais ils ne disent rien sur lui. L'exigence de Freud de faire de la pulsion de mort le non-remarquable (*unauffällig*) le silencieux et la finalité via l'inerte est une échappatoire rationaliste et mythique — presque un délire de raison.

Séparer, est-ce se séparer, est-ce détruire ? Est-ce diviser ? (la paranoïa divise).

Qu'advient-il des « séparés » ? Peut-on comprendre la démence meurtrissante (démence précoce) et l'extinction vitale du schizophrène sans comprendre le principe phénoménal de l'extinction qui la régit ou la laisse être ? Plus encore, la non-persévérance de l'être dans son être, la chute du dynamisme du *conatus* relèvent-ils encore du seul fantasme d'anéantissement ?

Freud, dans « Schreber », contre Jung qui voulait l' « assassiner » en le mettant en état d'impossibilité de fonder la schizophrénie sur la sexualité, rejetait la notion de schize comme préjugé nosographique et préférait para-phrénie à schizo-phrénie... et pourtant il invente quelques années plus tard le clivage du moi dont les avatars fantasmatiques deviendront clivage d'objet... clivage de tout et de rien.

Au moins Freud reconnaissait-il et a-t-il toujours reconnu que la théorie des instincts était imparfaite, insuffisante et même indéterminée. L'oubli de cette indétermination de la pulsion se changera en dogme, sans pouvoir admettre que la schize était en fait cette indétermination même.

La schize, pour Freud, est un processus banal et normal. Il faudrait ajouter comme l'indétermination.

Le détachement de la libido du monde extérieur et la régression-repli de cette dernière vers le moi peut être aussi pathologique que le retrait du monde dans le sommeil ou le deuil normal (prototypique). C'est toujours la même question de la psychanalyse freudienne devant laquelle il semble que les successeurs de Freud se rétractent.

« Le refoulement a agi par détachement de la libido et non le contraire », ou encore « la phase d'agitation hallucinatoire nous apparaît comme le combat entre le refoulement et la tendance à la guérison » (rejoignant le délire primaire d'Henri Ey) sont des réflexions qui, hors leur valeur de stratégie, en disent long sur le principe de séparation.

Rappelons pour ce faire que le mécanisme hallucinatoire et non la projection motive l'hystérie et la schizophrénie.

La fixation auto-érotique conduit toujours à une unité associative de la pensée (à une *grundsprache* = langue de fonds, selon Schreber) et cette unité associative de la pensée conduit à une dissociation quant à l'écoute d'autrui. C'est déjà dire — en plus — que la linguistique synchronique du signifiant ne peut pas être éclairante pour la diachronie systématique entre une pensée auto-érotique et un « dire » qui ne peut pas se « dire » en association à une écoute d'autrui.

Je reviendrai souvent sur le problème du clivage du moi ; mais déjà ici je peux dire, avec Freud, qu'il ne s'agit ni d'un « moi » perdu, ni de deux moïs, mais se clive, se divise, se sépare, sur le moi pour ne pas s'échapper à lui-même.

Par son ouverture ontologique, la schizophrénie est une maladie de culture. Le virage de la psychiatrie date de la mutation de la démence précoce de Bleuler (1911) en groupe des schizophrénies.

Il faut rappeler brièvement l'aventure clinique séméiologique.

Kraepelin décèle l'épisode aigu qui va vers la démence (l'affaiblissement des facultés affectives et intellectuelles). Une « *blödsin* » primaire.

Après Esquirol, Kahlbaum décrit en 1863 la catatonie, Hecker, l'hébéphrénie, Chaslin, la discordance. Kraepelin reprend tous ces acquis en les établissant sur un fond de déficit primaire. Ce sont les psychoses avec déficit-catatonie, hébéphrénie et démence paranoïde.

Bleuler inventera (?) le terme de schize, comme démence disséquante et séjonctive — de dislocation, de dissociation, de séparation.

Primum movens : la schize :

- 1 / la schize des fonctions psychiques ;
- 2 / les troubles associatifs (les barrages) ;
- 3 / les troubles affectifs (l'ambivalence).

La « schize » permet la distinction et la séparation d'avec les autres psychoses. Tout l'apparat séméiologique part de là. Le trouble des associations et des affects est parce qu'on établit qu'associer c'est penser, ou que penser c'est associer. Dissocier, ce n'est plus penser ou penser « schismatiquement ». Cette moralisation est pleine de conséquences. Même chez ceux qui ne se réfèrent plus à la séméiologie classique — disons les psychanalystes —, la stratégie de pensée demeure identique : dissocier n'est plus penser. Se séparer du réel n'est plus penser, n'est plus vivre. Il existerait une stase de la pensée qui expliquerait les associations étranges fortuites, les syncrétismes (jusqu'aux mots-valise), les assonances, les barrages, les coq-à-l'âne.

La hiérarchie logique linéaire se dissout par le manque de but, de représentations de but, la formation néologique de sur-concept. Les liens associatifs disjoints jusqu'aux bizarreries (objet bizarre de Bion) trouveront, chez Freud, une logique mécanique et quantitative de la quantité Q et du frayage (cf. l'*Esquisse*). Les stéréotypies répondront à l'appel d'un vocable inducteur. L'abstraction de ce sur-concept retentira sur l'énonciation : le malade suit le contour des objets, mais ne les nomme pas. Idem l'écholalie, l'échopraxie.

Les troubles associatifs qui conduisent à l'incohérence interne via l'ignorance du monde extérieur se réduisent alors à des contraintes à penser à ne plus penser.

Le barrage avoisine le lapsus ; le négativisme des schizophrènes est un bannissement, l'affectivité d'indifférence (l'athymhormie), l'ironie discordante reposent sur l'idée d'une *unité de l'expression* (manquante) où la chaîne parlante et la systémique de la langue jouent le rôle syntagmatique d'un paradigme penser-parler.

La schizophrénie livrait l'inconscient à une logique hétérogène et autre. C'était l'inconscient mis à nu. Dans la parathymie par exemple (paradoxe) : un malade rit à la mort de son père.

De toute façon, dissociation de l'unité synthétique jusqu'au délire « paranoïde » (de relation, de référence).

Cette dissociation sera poussée à sa conséquence ultime par Bleuler en 1931. Le défaut de la synergie des fonctions (la *zusammenarbeit*) perd sa cohérence et la schize se radicalise, devenant une entité évolutive (néfaste). Minkowski dira la même chose avec la perte de l'élan vital et les psychanalystes emboîteront ce même pas avec les dé-liaisons de la pulsion de mort.

Mais on ne sait toujours pas quel est le principe qui sépare (la pulsion de mort n'est qu'un mythe organisateur et non causal).

Dans une perspective séméiologique, on oscille de la cause du déficit de la pensée à la cause d'un événement aigu.

Les états aigus sont le berceau de nombre de délires. Henri Ey s'exercera à une pathologie de la conscience. Freud séparera bien l'hallucination de la projection. L'hallucination, c'est ce qui sépare, comme traumatisme d'hyperinvestissement.

Il existe une dissociation passive et une dislocation active via l'autisme.

La « schize » devient bien alors un coup de force ontologique dans la psychiatrie, la psychanalyse, les idées éphémères. Mais tout repose sur l'idée de *flux* associatif (du temps, en fait). C'est Jung, rappelons-le, qui passera l'association à Freud. Nous en sommes toujours là, à l'« association ». La première règle de la psychanalyse « orthodoxe » est d'associer (« Dites tout ce qui vous vient à l'esprit, etc. »).

Pour Kraepelin, encore, la démence était primitive ; pour Bleuler, c'est la schize qui est primitive. La maladie des maladies, c'est ce « primitif » là. Relisons bien ce qu'il écrit : « La dislocation est la condition préalable des manifestations les plus compliquées de la maladie... mais derrière cette dislocation systématisée nous avons trouvé un relâchement primitif du processus associatif. »

En fait, Lacan et Bion diront la même chose : forclusion asymbolique du père, objet bizarre de la dissociation de la grille.

La faiblesse de l'association (des idées) repose donc sur le relâchement du temps, sur la « diminution » de la grandeur du temps, soit dans sa mesure psychique, soit dans son essence.

Or, s'il y avait là dans la psychiatrie séméiologique ce que j'ai

appelé un coup de force ontologique, la psychanalyse avec Freud — rappelons encore une fois que Freud était contre le préjugé conceptuel de la schize, bien qu'il l'ait utilisé — a mesuré le temps de ce coup de force. La notion d'inconscient relève d'une *équivoque* ontologique qui se perdra avec grand nombre de successeurs de Freud et avant eux avec Jung (la psychanalyse jungienne).

Pour Freud, l'inconscient avec le conscient est une *continuité* psychique, la conscience elle-même demeurant mystérieuse et l'Écs, inconnaissable. Descriptif et systémique, l'Écs obéit à une métapsychologie topique, économique et dynamique où sont « contenues » des notions — des inventions de Freud — comme intensités de désirs, intemporalité, pas de non, de contradiction, pas de représentations de sa propre mort, des processus primaires, pas de conjonctions, pas de ou bien ou bien... que de la figurabilité.

Freud est cependant resté en suspens dans son équivoque sur le problème de la succession. Il n'a pas vu que succession et intemporalité font très bon ménage, ne pensant la succession que comme causalité ou plus exactement *consécution*. Je reviendrai plus longuement là-dessus.

La civilisation romantique, étayée sur Paracelse, Böhme et Schelling donnait de l'inconscient l'image d'une conscience absolue ; la conscience sépare et l'existence séparée est un mal. Le primitif est un somnambule dans un « paradis ». La nuit est valorisée. Idem, la « nature » et la magie. Cette divinisation de l'inconscient sera gardée en fait quand l'inconscient deviendra, avec Lacan, un *a-conscient* — l'inconscient de droit divin — (cf. la lettre volée) par droit de coupure épistémologique (le refoulement, la censure devenant la barre du signe).

Freud avait su garder l'analogie de conscient à inconscient. Il y avait racine commune, obscure. L'inconscient demeurait le primitif. L'équivoque kantienne était sauve.

Quand Freud reconnaît l'inconscient, il le décrit, comme les préromantiques, comme l'animisme magique existant pour l'homme dans le monde animal, végétal, l'inanimé et en *lui-même*. Cette hétérogénéité n'est pas encore une altérité de constitution. L'autre psychique, l'autre du monde devient l'*objet*, clivable (Klein), divisible (Lacan, objet *a*, objet Λ).

La systématisation de l'altérité n'existe pas chez Freud (cf. « L'inquiétante étrangeté »).

Qu'est-ce que ceci a à voir avec la schizophrénie ?

L'auto-érotisme et le négativisme narcissique décident du conflit moi-monde, la différence devient une exclusion, le non-être un être, via le « désêtre ». Le langage est accepté comme ce qui coupe l'être et la pensée (les signifiants). L'absence est perçue comme un non-être ; on ne peut plus comprendre la position de Freud pour l'explication métapsychologique de la schizophrénie : pas de régression topique, le monde extérieur fonctionne comme l'inconscient.

Le séparatisme amènera la contradiction au paradoxe. Paradoxe qui, s'il est, c'est qu'il n'est pas, s'il n'est pas, c'est qu'il est. La rhétorique est hypervalorisée, l'inconscient devient le lien tropique de la rhétorique.

La dialectique de l'objet va jusqu'à la chose en soi (Bion), l'objet en soi, mais où est perdue la vérité kantienne : la chose en soi n'est encore qu'une version de la chose.

L'apparition de l'hallucination perd son traumatisme de vision et devient ce que le sujet prend pour la logique des choses.

La « modernité » accusera ce séparatisme épistémologique. Pour M. Foucault, l'objectivation de l'homme se fait avec le passage à la folie. La vérité de l'homme ne se fait que sur sa disparition. Il n'y a que des différences discursives. Les « modernes » issus de Freud croient ferme que Freud a dit et pensé que le sexe « signifié » n'est absolument pas comme les autres significations.

Il faut bien en venir à l'ontologie, son dépassement, ses insuffisances. Jaspers, psychiatre et philosophe, disait bien que l'homme est toujours autre chose que l'objet d'un certain savoir. Arnauld, Leibniz, Pascal dissociaient, contre Descartes, le fait de penser des contenus et la représentation de ses contenus, dissociation entre le fait de penser et la conscience de ce fait, mais ils n'allaient pas jusqu'au cogito autonome ou jusqu'au sujet en soi de l'inconscient.

La vieille question de l'ontologie fondamentale revient à la surface : est-ce que penser et être, c'est le même, comme le déclarait Parménide ?

La schizophrénie vivra de ce problème qui décidera de toutes les conduites thérapeutiques et sociales.

Y a-t-il dédoublement de l'être ? N'oublions pas que, pour Freud, le philosophe est un schizophrène, et qu'il n'apparaît — comme le schizophrène — que dans et par la dissociation pratique/théorie.

Pour Parménide, penser et être c'est même. Le néant (n'est pas. L'Être est non divisible ; en lui tout se tient. Il est immobile, sans commencement ; il repose en lui-même, ne naît ni ne meurt. Cela deviendra autant la sphère narcissique que la sphère de l'inconscient.

Platon est le premier des penseurs grecs qui opérera la scission entre être et penser, mais, déjà, dans l'école éléatique (de Parménide), un curieux personnage, Zénon, introduira le « schisme ». Le mouvement devient existant pour lui-même et non pour l'être. Tout le monde connaît l'histoire d'Achille qui ne rattrape pas la tortue (le paradoxe de Zénon d'Elée).

L'erreur, l'astuce de Zénon est de penser au même titre la divisibilité de l'espace et celle du temps. L'espace est divisible à l'infini (mais jusqu'au point inépuisé ?) ; le temps est divisible, mais divisible en instants indivisibles (l'instant, le vécu, la durée). Le temps est sortilège, ne serait-ce que par la répétition. Zénon s'amuse sans doute, mais pense que le temps par le mouvement sont divisibles à l'infini. La flèche « qui vole et qui ne vole pas », selon P. Valéry qui reprend le thème du Zénon dans *Le cimetière marin*, que le tireur a lancée de l'arc est dé-mobilisée par les sortilèges de l'instant.

C'est ce que Freud retrouvera dans la figurabilité du mouvement dans les rêves de poursuite. Celui qui me poursuit et qui va plus vite que moi ne me rattrape jamais cependant : mais la menace persiste, manifestant l'angoisse anticipatrice. C'est ici, dans le paradoxe volontairement pensé de travers, que se situe le « paradoxe » de la schizophrénie.

La discontinuité n'est pas le contraire de la continuité. C'est la discrétion, le détail, le fragment pour le fragment qui sont le contraire. Mais la « discrétion » apparaît sur le fonds de la continuité et la continuité n'est continue que par et sous la menace de la coupure, l'imminence de la coupure. Le narcissisme « des petites différences » (*sic* Freud) est cette discrétion qui provoque les violences dites fondamentales, le racisme par exemple.

Comment garder l'unité de concept de grandeur dans la dualité de tous ses moments de grandeur ?

L'unité constituante doit être sans grandeur, indivisible, et cependant elle doit être grandeur sinon la répétition ne ferait pas sortir du néant de grandeur. Ce problème s'est posé à Freud avec la répétition via la pulsion de mort (comme néant de grandeur), mais alors de quelle répétition s'agit-il ? Et avec la petite chose détachable, vue comme équivalentes par l'inconscient, c'est-à-dire dans le paradoxe

du « comme si ». Enfant, pénis, fèces ne sont pas des équivalents symboliques comme le croient les kleinien. Ils ne le sont qu'en niant le concept de grandeur. Ce que fait le schizophrène pour qui cette équivalence est donnée d'emblée, dans le penser, l'être et le dire. C'est justement cette équivalence pseudologique, ce paradoxe qu'il s'agit d'ouvrir par la compréhension thérapeutique.

Dans l'instant de la décomposition du temps et du mouvement du temps, la flèche *est* immobile, mais l'immobilité (onirique) n'est pas le repos. Le catatonique est immobile, mais pas en repos.

Le schizophrène, comme Zénon, montre que l'impossible est possible, mais seulement comme logiquement nécessaire. Il y aurait une « logique » de l'inconscient.

Si la flèche se meut et pourtant ne cesse de recommencer à se mouvoir, c'est qu'elle est immobile dans son mouvement. C'est qu'elle est une flèche « peinte » (sur un tableau). Elle deviendra le pittoresque maniéré dont usent et abusent les schizophrènes (paradoxes du langage, néologisme, etc.). Le schizophrène prouve que le mouvement est impossible. Il accède à la dichotomie de la séparation.

On le comprend avec les *stéréotypies*. C'est une répétition incessante d'un geste instantané voué à se défaire en tant qu'il s'accomplit et s'accomplissant cependant sans se défaire (Ferenczi avait vu juste là-dessus).

La flèche est pittoresque (peinte) et son mouvement est machinal (cf. la machine à influence de Tausk dans la genèse des schizophrénies).

Ce paradoxe zénonien ou schizophrénique, ou onirique, est lié dans le corpus de la psychanalyse à la pulsion d'auto-destruction (pulsion de mort). La séparation « penser/être » conduira aux techniques du langage (adunaton). Le langage peut assumer toutes les contradictions sous l'apparence d'un paradoxe.

Pour Freud, seul l'inconscient réduisait la contradiction. Pour Lacan, l'inconscient n'est qu'une rhétorique et, de ce fait, assume tout ce qu'assume le langage (c'est « Lalangue »).

Mais Lacan se met à la place de l'inconscient, il oublie, comme le schizophrène, l'analogie du « comme si ». Contre la résistance narcissique du sujet, contre sa propre subjectivité, s'opère la disjonction, et l'analytique devient uniquement langagière que par aporie de la référence (du langage au monde). La logique se centre sur un manque irréductible, l'objet du désir n'est qu'un manque de l'Être.

Avant donc d'accréditer ce séparatisme de Zénon, de Platon et des contempteurs de la coupure, il faut penser plus profond.

Le sujet n'existe que dissocié puisqu'il découvre l'autre en soi ou l'Autre dans une épiphanie (vision de l'autre). On comprend alors que les mots ouvrent un espace qu'ils n'occupent jamais. C'est la tension avec les mots qu'on projette sur les choses, et c'est ce qu'on appelle les « associations ».

Donc la séparation est autre. Penser n'est pas être, mais le langage ne coupe rien.

Il y a une unité des contraires (les paires contrastées de Freud, réalité psychique, réalité extérieure).

L'opposition des contraires est une unité. La rhétorique n'est qu'un système de conviction et d'aliénation. C'est l'aliénation même. Pas encore la folie. Fascisme de tous les discours. Liberté de tout ce qui « est » dans l'intra-discursif.

Les solipsismes narcissiques sont toujours linguistiques, et le séparatisme saussurien signifiant/signifié fait, par coup de force, que ces deux faces du signe ne peuvent exister — synchroniquement — que par l'acte « abstrait » qui les divise. Ils n'existent pas avant cette division-séparation.

C'est ainsi que Freud pouvait dire que non seulement le philosophe est un « schizophrène », mais qu'on est schizophrène quand on interprète les rêves.

Digression sur Zénon pour comprendre la schizophrénie

Zénon d'Elée utilise la dialectique pour attaquer ceux qui sont contre l'*Un* (immobile) comme ceux qui sont pour le mouvement.

Il réduit à l'absurde les arguments et utilise la méthode d'ironie. Quand on ne peut pas fournir de preuves directes, parce que la proposition est trop liée aux axiomes, il faut faire sortir la contradiction incluse dans l'anti-thèse (« moi je suis » est la thèse, « toi, tu n'es pas »).

Il montre alors l'absurdité de la pluralité et l'absurdité du mouvement.

Si la pluralité existe, elle doit être infiniment petite et infiniment grande. Petite, parce que ses parties doivent être indivisibles. Grande, parce que chaque partie doit être séparée de l'Autre.

Si tout ce qui est dans un lieu (topique) peut être dans un autre lieu, alors c'est l'indéfinie (la boîte à camembert, dans la boîte à camembert, etc.). Question qui s'est posée à Freud à propos du chan-

gement d'état de la double inscription Cs et Pcs, et qu'il a conclu par cette assertion magistrale « une même chose ne peut pas être *en même temps* consciente et inconsciente », ruinant l'idée paradoxale zénonienne et schizophrénique de la double inscription.

Un corps en mouvement, pour atteindre un point donné, doit d'abord traverser la moitié de cette distance, puis le quart, etc. Mais le temps de la durée ? son indivisible du divisible ?

Si la tortue a de l'avance sur Achille, il ne pourra jamais la rattraper, quelle que soit la vitesse de sa course ; pendant qu'Achille court pour atteindre le point d'où est partie la tortue, celle-ci avance de telle sorte qu'elle ne pourra jamais annuler cette avance.

La flèche lancée est toujours immobile. Elle se trouve toujours dans un espace égal à son volume. Or, la flèche se trouve à chaque instant dans un espace égal à son volume.

Zénon, en s'amusant, veut dénoncer chez les amateurs du mouvement la radicalité du continu et du discontinu, la radicalité de la liaison et de la déliaison, dirions-nous aujourd'hui.

Passé sous silence, l'introduction simultanée de deux hypothèses contradictoires :

- la continuité,
- la discontinuité, sans passer par la « discrétion ».

Zénon introduit le dilemme dialectique, repris par Kant dans l'idéalité de l'espace et du temps — les a-priori constitutifs de l'expérience.

Mais la question princeps demeure : pourquoi le temps n'est-il pas aussi divisible que l'espace ? Ou pourquoi l'est-il différemment jusqu'à sauvegarder un indivisible dans le temps dans sa divisibilité en « instants » ? L'espace répond à une structure continue, le temps à une structure granulaire. Le point, inétendu, n'appartient pas au temps. Le grain n'est pas le point. On le voit bien en musique vocale : le grain de la voix est une partie du timbre que le sérialisme n'a jamais pu subjuguier.

La dissociation, la séparation se situent entre le temps et l'espace. On a tendance à spatialiser le temps. Ainsi dans un rêve, dit Freud, où on se figure grand puis petit, c'est la preuve que le temps a passé. (Même rapport de grandeur entre le sur-moi et le moi, dans l'aplatissement du grandiose moi infantile, par l'humour.)

L'instant n'est pas une partie du temps comme un point l'est dans l'espace. La topique freudienne ne résout pas le problème du temps,

et il faudrait repenser l'ardoise magique où Freud déclenche le temps comme alternance topique.

Un élément constituant même analogique n'est pas une partie additive. Ainsi en va-t-il des « associations » de pensée dans ladite chaîne parlée. La psychanalyse repose sur le régime associatif.

Double topique du langage, double discours, discours à double entente selon un Freud revu et corrigé par les modernes.

Le discursif et ses arguments rhétoriques font coexister espace (topique) et temps dans une cohérence qui fait problème.

Les rhéteurs rendent n'importe quoi semblable à n'importe quoi — ce que dénonçait Platon — ne sont pas cependant d'authentiques schizophrènes, bien que la schizophrénie soit née de cette pseudo-cohérence associative temps-espace.

Double discours n'est pas discours à double entente (Freud). Freud n'a cessé de valoriser ce qui, dans le discours, le rend à un temps indivisible : l'intra-discursif et le métalangage.

Ne peut-on pas conclure ici avec cette phrase, formulaire et gnomique, d'un schizophrène qui, rencontrant au « parloir » — où il se rendait toujours pour hanter les lieux où personne ne venait le voir les jours de visite — un enfant, s'exclamait dans une magnifique et terrifiante réflexion paradoxale : « Et pourtant, je ne suis pas le père de cet enfant ! »

*L'inconscient peut-il être schizophrène ?
C'est-à-dire mythe ou phénomène ?*

L'inconscient devient pathologique quand il figure toute continuité de séparation d'avec le conscient, quand il devient a-conscient. Le monde devenant inconscient, fonctionnant comme l'inconscient dans la schizophrénie comme non-régression topique, le problème de la connaissance dans la schizophrénie ne quitterait pas alors la « phénoménologie de la perception ». Schématisations, abstractions, fantastiques, hypersymbolisations du monde schizophrénique sont alors inhérents à une certaine phénoménologie. La phénoménologie issue d'Husserl a mauvaise presse dans la psychanalyse. On l'a pourfendue sans l'avoir bien entendue. Elle avait profondément influencé toute la psychiatrie de l'avant-guerre (Binswanger, Minkowski, Henri Ey). Sa pensée demeure toujours à mes yeux capitale, même si le rationaliste husserlien, en encerclant « le monde de la vie » et en s'y référant à la fin de l'œuvre, y achoppe cependant.

Freud établit en fait psyché sur les fonctions d'un appareil psychique, mais plus dans la finalité de l'hallucination que de la perception.

La perception, c'est déjà un savoir sur ce qu'on perçoit, un savoir du fait qu'on perçoit, un savoir sur « soi » qui perçoit et la conscience morale sur tout ce qui est perçu.

Le schizophrène vit ces « perceptions » comme le sensationnel de la perception. Il les vit avec térébrance, mais sans s'en étonner. Il les vit ainsi parce qu'il sépare, divise tous ces éléments de la perception, par savoir sur la perception.